

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



À la recherche des aïeux perdus

Madeleine Ferron, *Adrienne*, Montréal, Boréal, 1993, 260 p.

José Leclerc

Number 72, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38270ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, J. (1993). Review of [À la recherche des aïeux perdus / Madeleine Ferron, *Adrienne*, Montréal, Boréal, 1993, 260 p.] *Lettres québécoises*, (72), 23–23.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



À la recherche des aïeux perdus

Ayant «ressenti le besoin aussi intense que subit de découvrir la lignée maternelle» de sa famille, Madeleine Ferron a écrit *Adrienne*, un récit bien peu convaincant... et d'ailleurs peu exportable hors des murs de la maison familiale.

RÉCIT
José Leclerc

BELLE FAMILLE QUE CELLES DES FERRON. Du père Alphonse, notaire de province, et de la mère Adrienne Caron, fauchée par la tuberculose à l'âge de 32 ans, sont issus cinq enfants, dont trois célèbres : les deux aînés, Jacques et Madeleine, sont écrivains; Marcelle est peintre.

À la mort d'Adrienne, Madeleine est encore une fillette. Mais à huit ans, on a suffisamment vécu avec sa mère pour se constituer un petit lot de souvenirs. L'histoire de la lignée maternelle deviendra cependant de plus en plus floue, et Jacques aura un jour à cœur de la reconstituer. Las ! l'auteur du *Ciel de Québec* meurt en 1985, avant même que d'avoir pu entreprendre son projet généalogique. Mais l'idée de son frère finira par obséder Madeleine, explique celle-ci en prologue à *Adrienne*. D'où ce livre.

Entre monographie et chronique

Parlons-en du prologue. Dès la lecture de ce court texte truffé d'exclamations à tort et à travers — comme si c'était le moyen de masquer la banalité des dialogues et des réflexions — et d'incongruités stylistiques et sémantiques, on sent que le livre ne marchera pas vraiment. Ainsi : «On se sent beaucoup moins vulnérable quand on se dit que sa vie commence avec soi !» Ou encore :

Je ne m'étais jamais demandé pourquoi, par exemple, mon aïeul possédait dès 1886, au lac Kanitchez, en haut de Saint-Alexis-des-Monts, un grand camp en bois rond, encastré si précieusement dans notre tradition orale !

Après ce préambule commence la saga des Caron, puisque tel est l'objet du livre, de l'arrivée en Nouvelle-France du premier de la lignée jusqu'à la mort d'Adrienne, en 1931.

Robert débarque à Québec en 1634; un siècle et demi plus tard, les Caron sont rendus à Rivière-du-Loup; et voilà qu'en 1860 on les retrouve à Maskinongé : lente migration qui s'effectue au gré des mariages, des naissances, des promotions sociales. Suite de travaux et de jours : on commence cultivateur, on finit, grâce au clergé ou à

l'armée, confortable bourgeois de province. En 1869, Georges est colonel et commandant de la division de Maskinongé. Madeleine trouve sa photo dans un journal trifluvien : «Ce portrait est intéressant parce qu'il contredit les impressions que me laisse la photo collée dans notre album de famille.» Oui, et après ?

Adrienne se veut une «saga familiale». N'en déplaise à Madeleine Ferron, plusieurs écrivains nous ont déjà familiarisés avec le genre et ont montré comment l'art romanesque devait s'y greffer. Pour susciter l'intérêt — pour sortir de l'histoire personnelle et atteindre à l'universel —, les anonymes de la vie réelle doivent avoir l'exotisme de personnages de romans, et la «saga», acquérir la dimension d'une épopée exemplaire : cela fait partie du travail d'écrivain. Ici, les événements sont platement racontés. Trois siècles sont esquissés à la hâte, sans révélations nouvelles sur le mode de vie de nos aïeux. Au mieux, cette chronique familiale devient, lorsque le *focus* est mis sur Maskinongé et Louiseville, une banale monographie égayée par quelques anecdotes; mais dans l'ensemble, cet ouvrage est complètement inutile dès lors qu'on est étranger à cette famille bourgeoise. En fait, Madeleine Ferron parle des siens aux siens, et *Adrienne* n'est qu'un exercice futile, sans plus.

M^{me} Ferron a écrit une dizaine d'ouvrages, dont huit romans. Or, on a plutôt l'impression de se faire imposer le parcours d'une débutante, lorsqu'on lit par exemple :

L'écrivain a la liberté du cinéaste. Il peut se laisser entraîner dans une suite d'événements. Il peut aussi rebrousser chemin. Je reviens donc à Louiseville, en 1924 [...].

L'auteure d'*Adrienne* aurait peut-être eu avantage à utiliser les ressorts du roman historique pour rendre plus intéressante cette histoire familiale. Mais il faut surtout se demander pourquoi en avoir fait un livre qui prétend être destiné à un vaste public. D'être écrivain justifie-t-il que l'on fasse passer pour œuvre littéraire n'importe quel projet, aussi personnel soit-il ? Et à quoi l'éditeur a-t-il pensé ?



Madeleine Ferron